

BERNARD CAVALIER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Jean GOUJON
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Bernard CAVALIER
et éloge de son prédécesseur
Monsieur René BOSCH.

Vendredi 31 mars 2000

RÉCEPTION DU DOCTEUR BERNARD CAVALIER

Monsieur,

Vous êtes le bienvenu parmi nous. En ces lieux, notre Académie déroule des fastes bien modestes et travaille avec autant de discrétion depuis plus de trois-quarts de siècle, mais elle y poursuit une œuvre patiente entreprise sous Louis XIV, voici plus de trois cents ans, l'âge de notre institution.

Elle s'honore de qualités, disons mêmes de vertus, qui lui sont largement reconnues et qui n'ont jamais subi de défaillances : la tolérance, le sens de la mesure, bien entendu le goût du savoir et du beau langage et l'extrême courtoisie de confrontations entre gens de culture profonde quoique le plus souvent trop cachée.

Dès lors seule notre tendance séculaire à la modestie, qui est non un carcan mais un bouclier, nous empêche de clamer bien fort que nous sommes des humanistes mais, vous le découvrirez bientôt, nous le sommes !

Pour préserver ce patrimoine le choix de ceux et celles qui tour à tour composent notre Compagnie est d'une particulière importance. Après ce bref résumé de ce qui fait notre histoire et notre éthique, vous comprenez, monsieur, que ce n'est pas mince compliment que de vous dire en toute

sincérité que vous êtes ici à votre place.

Vous y avez de nombreux titres et une solide armure avant même votre adoubement. Vos mérites sont éminents. Mais je vous connais déjà suffisamment pour deviner avant que de les évoquer, sans pouvoir les citer tous, faute de temps, que vous serez heureux qu'en tout premier lieu je retienne cette considération, à vos yeux primordiale, que vous avez été choisi pour succéder à l'un des meilleurs d'entre nous, le professeur René Bosc.

Vous nous direz, avec le respect, la ferveur, la gratitude du disciple, ce qu'il fut pour vous et ce que vous estimez lui devoir !

Je crains même à cet égard un excès de modestie de votre part. Aussi pour vous mettre en garde je me permets de vous renvoyer à trois des quatre évangélistes qui rapportent ces mots de Jésus, dans la version la plus concise, celle de saint Luc : « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, mais tout disciple bien formé sera comme son maître. »

Dans l'éloge de René Bosc, je ne vous précéderai que pour souligner que René Bosc fut non seulement un confrère remarquable de notre Compagnie, mais également un homme de science, un homme d'esprit et de culture, un homme de cœur, un homme de conviction.

En vous, le disciple, j'ai vite retrouvé ces traits de l'« honnête homme » avec cette petite flamme, cette étincelle, devenue bien rare dans le monde actuel, qui suscite chez ceux qui n'ont pas reçu cette grâce, curiosité, admiration, envie souvent, et qui révèle l'Homme de Foi, car intelligence et générosité ne peuvent tout expliquer.

Avant la formation de ce maître éminent, vous aviez reçu celle de votre famille, une famille exemplaire dans les jours

heureux comme dans les épreuves. Elle était d'origine cévenole. Nombreux sont ici ceux qui ont dans les Cévennes des racines ou tout au moins, comme moi, des attaches anciennes.

Bien souvent nous avons entendu dans cette salle exalter les vertus cévenoles. A mes yeux et sans flagornerie le meilleur discours est le plus récent prononcé par celle qui m'a précédé dans cette charge M^{lle} Viala, lorsqu'elle accueillait en décembre le père Salenson à qui vous allez ravir le titre de benjamin d'élection.

Admirateur inconditionnel du talent de M^{lle} Viala, j'ai particulièrement savouré ses propos sur les Cévennes car le père Salenson est natif de Saint-André-de-Majencoules.

Nous étions loin du stéréotype trop souvent répété d'une Cévenne mythique, virtuelle ou tout le moins fortement réductrice, née sous la plume d'un talentueux écrivain dont l'imagination avait créé une Cévenne uniculturelle.

Votre grand-père paternel, monsieur, est né à Valleraugue, bien proche de Saint-André par cette route charmante qui longe au fond de la vallée une rivière presque toujours tranquille.

Votre grand-mère paternelle, elle, était du Collet de Dèze, vos autres grands-parents, les Clauzel et les Berthézène, étaient issus de la vallée de la Pieyre au pied du Col du Pas.

Lors même que deux villages cévenols sont séparés non par un souriant vallon mais par quelque massif granitique ou schisteux, péniblement cultivé dans les traversiers, faïsses ou bancels, tout comme ce vocabulaire la Cévenne est diverse, ce qui fait sa richesse mais aussi, ce qui fait sa grandeur, dans l'attachement à certaines valeurs : l'amour du travail même ingrat, la probité, la loyauté, le sens du devoir, le culte de la liberté, la fidélité à ses croyances.

Telle est, je crois, l'identité cévenole.

Cependant le cévenol que vous êtes, va naître à Metz, cette superbe ville, blottie dans les méandres de la Moselle, où la lourde mais imposante architecture de l'époque germanique n'écrase pas trop le charme médiéval de la cathédrale, de Saint-Pierre-aux-Nonnains ou du délicieux cloître de la rue Aux Ours qui abrite aujourd'hui le cercle des officiers de cette importante garnison, ou encore le Temple dans un bosquet tout au bout de la presqu'île.

Certes il n'y a rien que d'honorable à naître en Lorraine, ce qui fait de vous le concitoyen de Jeanne d'Arc ou presque.

En fait cette localisation de votre venue au monde fut dictée par la carrière de votre père, ingénieur des Mines de haut rang.

Affecté aux Mines du bassin de Lorraine, il les avait quittées au début de la guerre pour Carmaux où, résistant, il s'employa à paralyser les envois de charbon en Allemagne, avant de prendre la tête d'un maquis.

Dès la fin de la guerre il revient en Lorraine pour remettre en état les mines que les Allemands ont noyées à leur retrait.

Et voilà pourquoi vous êtes né à Metz, le 15 novembre 1946. Vous étiez le sixième enfant d'une fratrie de sept, dont l'aînée était venue au monde en 1939 et dont six, trois garçons et trois filles, sont encore vivants.

Mais alors que vous n'aviez que neuf ans, votre père décède, âgé seulement de quarante-cinq ans.

Votre maman se trouve seule avec la charge de six enfants dont la plus grande a dix-sept ans. Elle revient à Nîmes où vos parents avaient acquis un appartement en vue de leur retraite, les six enfants feront tous, grâce à cette mère courageuse et solide, d'excellentes études et tous réussiront dans la vie. Vous-même entrez au lycée Daudet et avez comme professeur de mathématiques notre regretté confrère M. Nadal.

C'est un premier clin d'œil de l'Académie. Il y en aura d'autres !

Après le baccalauréat de sciences expérimentales, c'est la faculté de médecine de Montpellier.

La soutenance, en 1978 de votre thèse - dont le sujet est « Exploration fonctionnelle respiratoire chez l'enfant » - suit de quelques mois votre certificat de spécialisation de pédiatrie et puériculture. Il y aura dans les années suivantes le certificat d'immuno-allergologie clinique, le certificat d'université de biologie et médecine du sport, plus tard le diplôme interuniversitaire d'accueil des urgences pédiatriques.

Dans vos dernières années d'études vous avez été à Nîmes interne faisant fonction pendant quelques mois dans le service de notre confrère le docteur Simon, puis dans celui du professeur René Bosc avec qui vous travaillerez longtemps en tant que médecin attaché à son service de néonatalogie qui est aujourd'hui celui du professeur Lesbros.

Par deux fois encore l'Académie vous faisait signe.

Installé à Nîmes en exercice libéral, vous gardez un lien étroit avec la médecine hospitalière puisque vous êtes attaché non seulement au service de néonatalogie mais encore à deux maternités qui ont fusionné à Grand Sud et aussi pour la médecine du sport chez l'enfant.

Ces dernières années vous avez encore accepté la charge de la formation des équipes obstétricales libérales de la ville de Nîmes et celle de cours aux écoles de sage-femmes au C.H.U., de puéricultrices du C.H.U. et d'infirmières de Nîmes.

Vous êtes en outre de ceux qui, non contents d'avoir spectaculairement fait diminuer la mortalité infantile en

Occident, apportez votre savoir et votre générosité dans d'autres régions du monde. Nous le verrons.

Votre vie professionnelle bien ordonnée laisse sa juste place à la vie familiale.

Vous vous êtes marié pendant vos études à vingt-trois ans. L'atavisme montagnard a peut-être joué son rôle, guidant vos pas jusqu'aux Alpes ? Vous avez épousé une Savoyarde de Bourg-Saint-Maurice. Elle a continué à Montpellier ses études entreprises à Chambéry. Mariés très jeunes, vous avez déjà trois grands enfants, dont l'aîné a vingt-huit ans. Ensemble ils pourraient constituer une académie pluridisciplinaire avec un conservateur du site d'Angkor, sous l'égide de l'Unesco, un agronome, un étudiant en génie aéronautique. Goûts divers mais d'égale richesse, à l'image de leurs parents.

Votre double activité libérale et hospitalière, ces enseignements s'accompagnent encore de publications, dont plusieurs conjointement avec le professeur René Bosc, sur la mort de l'enfant, de votre mémoire sur la rabdanmyélite pour le diplôme interuniversitaire.

Vous participez à la vie de l'association "Les Lampions" pour la formation des médecins et du personnel médical s'occupant d'enfants avec plusieurs missions au Vietnam. Ce dernier engagement me confirme qu'il est chez certain bien malaisé de distinguer valeur professionnelle, valeur humaine et témoignage spirituel ; tel était le maître, tel est le disciple.

Peu de gens ignorent que vous assurez, en outre, un important service dans l'Église comme prédicateur laïc, conseiller presbytéral, conseiller de paroisse et que vous participez à des émissions de radio sur l'éthique médicale.

Et vous trouvez encore le temps de faire de la marche et de grands voyages. Sans doute est-ce là le secret de votre

équilibre.

Quel temps, quelle place allez-vous pouvoir réserver à notre Académie ?

Comment pourra-t-elle, elle aussi, bénéficier de tant de dons et de dévouement ?

Je vous sais trop bien organisé pour douter de l'ampleur de votre participation à nos travaux et je gage qu'elle sera de qualité, utile, agréable.

Nous vivons une époque où les problèmes de l'enfant ont pris une grande importance. On lui a donné davantage « la parole » mais que peut-il dire, qu'il est difficile de le comprendre et plus encore de le convaincre qu'il existe des limites que trop souvent famille et école n'ont pas su lui inculquer.

Vous arrivez chez nous, monsieur, bien jeune mais riche de ce que vous avez fait, de cette armure de chevalier que vous avez forgée vous-même.

Soyez-en remercié et longue vie parmi vos confrères de l'Académie de Nîmes.

RÉPONSE DE MONSIEUR BERNARD CAVALIER

Monsieur le Président
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et messieurs les membres de l'Académie,
Chère madame Bosc,
Mesdames et messieurs,

Je vous remercie, monsieur le Président, des paroles que vous venez de prononcer à mon égard. Elles me flattent et m'encouragent mais je ne sais si mes mérites les justifient pleinement.

Lorsque par la bouche de Daniel Valade, à qui ma présence ici doit beaucoup, vous m'avez offert la possibilité d'entrer dans cette Académie, après un moment de stupéfaction, je me suis demandé si je n'allais pas décliner un tel honneur. « Homme de terrain » comme il est l'usage de le dire aujourd'hui, rien, me semble-t-il, ne m'avait préparé à une telle éventualité. Lorsque j'ai su qu'il s'agissait de succéder au professeur René Bosc, mon doute n'a fait que grandir.

Je me suis demandé, si tel le prophète Jonas, je n'allais pas prendre mon bâton de pèlerin pour suivre, avec résolution, une route diamétralement opposée à celle qui m'était proposée.

Mais à la réflexion, je ne pouvais qu'être séduit par l'idée d'entrer dans une Académie qui sut pendant longtemps être le seul forum où des communautés déchirées pouvaient se retrouver et maintenir le dialogue nécessaire à toutes les réconciliations. Cette Académie n'affirme-t-elle pas en effet que « Respectant toutes les croyances, indifférente aux contingences de la politique, elle se veut un foyer d'humanisme où toutes les convictions se côtoient et cohabitent sans heurt ». La franchise m'invite à ajouter qu'il

est des honneurs auxquels il est difficile de renoncer. Pensant à la surprise, mais surtout à la joie qu'auraient ressentie mes parents, s'ils m'avaient vu ici en ce jour, à la fierté de ma femme et de mes enfants, j'ai décidé de laisser les choses suivre leur cours confiant en votre sagesse et me laissant guider par elle.

« A mon destin désormais mon délice, j'obéirai comme un prédestiné » ai-je un jour griffonné sur la pochette d'un disque acheté dans mon adolescence. Avec presque quarante ans de recul, je me décide enfin à suivre ce conseil de Baudelaire !

Vous avez décidé de m'accueillir parmi vous. Je vous suis reconnaissant de la confiance que vous m'accordez, j'essaierai de m'en rendre digne.

Citant Henri Michaux dans l'un de ses derniers ouvrages, Jean d'Ormesson écrit : « La jeunesse, c'est quand on ne sait pas ce qui va arriver ». S'il en est vraiment ainsi, accordez-moi une prime de jeunesse en ces lieux et donc votre indulgence.

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, honneur redoutable, car je sais qu'à travers l'élève que vous distinguez aujourd'hui, c'est à celui qui fut son maître en pédiatrie que vous rendez un dernier hommage.

Je ne peux en effet m'empêcher de penser que ce jour ne saurait être exempt de gravité et d'émotion tant il est lié à la disparition de l'homme qui fut votre confrère, à qui je suis depuis si longtemps lié par une amitié respectueuse, une communauté de pensée spirituelle et dont je me sens humblement un disciple.

Si dans la vie de chaque homme, il en est d'autres dont l'influence est déterminante, le professeur René Bosc fut pour moi de ceux-là.

Lorsque je l'ai connu au début des années 70, je terminais mes études de médecine, encore hésitant sur l'orientation que j'allais donner à ma carrière. La chance a voulu que je travaille dans son service, et il est certain que la suite de mon existence en a été profondément transformée. C'est, en effet, à son contact qu'est né chez moi le désir d'approfondir cette spécialité de la médecine qui m'effrayait tant avant qu'il me la fasse découvrir.

Le Professeur René Bosc est né à Marseille, le 8 juin 1915. Son père y exerçait la profession d'avocat. Comme il aimera plus tard le rappeler, sa famille paternelle était originaire de Nîmes, où le père de son arrière-grand-père était tanneur.

La tannerie ne permettant pas de nourrir une nombreuse famille, son arrière grand-père émigra à Marseille, où il fit souche et devint armateur.

C'est à la suite de la nomination de son père comme Professeur de procédure civile à la Faculté de Droit de Montpellier, que le jeune René et sa famille allèrent s'installer dans cette ville.

A la fin de ses études secondaires, il entre à la Faculté de Médecine et passe le concours de l'internat avant d'être nommé interne des hôpitaux en 1938.

Mobilisé le 16.09.1939, il fait campagne contre l'Allemagne sur le front d'Alsace comme médecin auxiliaire. Démobilisé en août 1940, il revient dans le midi, épouse Françoise Cabouat, dont le père, chirurgien bien connu dans notre ville fut membre résidant de cette Académie. De leur union naîtront six enfants, Nicole, Marianne, Eric, Florence, Sylvie et Olivier.

Docteur en médecine et médaille d'or de l'internat en 1943, il commence son clinicat comme chef de clinique dans le service de médecine infantile en octobre de cette même année. Il exerce cette fonction jusqu'en juin 1946.

A la fin de cette période, il s'installe à Nîmes où il partage sa vie professionnelle entre son activité hospitalière et son activité libérale. Il exerce comme pédiatre exclusif, alors même que cette spécialité n'est pas encore reconnue par la Sécurité sociale. Reçu au concours de médecin des hôpitaux de 1947, il devient médecin adjoint des hôpitaux de Nîmes. La poursuite de sa carrière voit son activité hospitalière prendre progressivement le pas sur son activité libérale, qu'il ne cessera pourtant jamais totalement, gardant ainsi toujours un contact personnalisé avec les nombreux parents qui lui confient la surveillance de la santé de leurs enfants. En 1955, il crée le service des prématurés dont il assume la direction, devient médecin à temps partiel des hôpitaux de Nîmes en 1960, puis médecin à temps plein à partir du 1^{er} janvier 1970. Il est alors tout à la fois chef des services de pédiatrie B, des prématurés, du service de pédiatrie du Grau-du-Roi et du foyer de l'enfance. Il le restera jusqu'à sa retraite.

Cette simple énumération montre combien sa vie aurait pu être remplie de ces seules activités. Il n'en a rien été, car, parallèlement à ce travail quotidien, son action médicale ne cesse de se poursuivre dans deux directions qui lui tiennent à cœur :

- l'enseignement et la recherche ;
- la pédiatrie sociale.

Tout au long de sa vie, il communique aux autres sa passion pour la pédiatrie en assurant un enseignement pratique, toujours adapté à son auditoire. Pendant son

climat, il participe à la formation des étudiants en stage, il intervient ensuite dans toutes les écoles d'infirmières de Nîmes : Maison de santé protestante, Croix-Rouge, Ecole d'Etat de la rue Kléber. Il prend la direction de l'école d'auxiliaires de puériculture dès sa création, en 1966, puis devient membre du conseil technique de l'école de sages-femmes en 1971. Bien évidemment, il participe de façon déterminante à la création de l'école de puéricultrices de Nîmes où il enseigne jusqu'en 1981. Il ne délaisse pas pour autant la discipline universitaire puisqu'il donne des cours de sémiologie médicale aux étudiants de première année du deuxième cycle tout en assurant un enseignement clinique dans son service. Il crée, avec le docteur Meynadier, un enseignement post-universitaire propre aux deux services de pédiatrie qu'ils dirigent l'un et l'autre. Tous les jeudis matin, médecins et internes se retrouvent à « la chapelle » pour présenter, discuter et commenter des observations difficiles ou démonstratives de tel ou tel type de pathologie. Il initie également une réunion bibliographique hebdomadaire dans son service. Son successeur, le professeur Daniel Lesbros aura à cœur de garder ces bonnes habitudes.

Lorsque j'y repense, je me dis qu'il avait fait siens les conseils que le professeur Robert Debré donnait à ses élèves : « Le diagnostic est une affaire de volonté. Refuser toute explication verbale, ne pas se contenter d'impression, avoir horreur des fausses explications, telles sont les prémices : Il faut aller au fond des choses, exiger des précisions et surtout ne pas renoncer à réussir, car c'est une lâcheté. En cas d'échec, ne pas se déclarer vaincu mais continuer à chercher encore. Bien entendu, il faut avant tout être instruit ; on ne l'est jamais assez. L'acquisition des connaissances doit être une perpétuelle hantise. »

De 1938 à 1979, il est auteur ou co-auteur de 78 publications dans lesquelles il étudie, au gré des différentes pathologies qu'il rencontre, de nombreux aspects de la pédiatrie. En effet, en reprenant l'intitulé de ses publications, il est étonnant de noter que l'observation de cas cliniques constitue toujours le point de départ de ses recherches. Chez le professeur Bosc, derrière l'universitaire se cache toujours le médecin.

L'ensemble de ses activités d'enseignements et de recherches conduit à son intégration comme Maître de conférence agrégé en 1975.

La pédiatrie sociale a toujours stimulé son enthousiasme, et son intérêt. L'enfant dans son milieu l'a toujours intéressé. Je pense qu'il n'est pas anodin que sa thèse ait porté sur « les œdèmes de dénutrition », montrant ainsi, dès l'aube de sa vocation, son intérêt pour l'enfant souffrant, dans son milieu, et par son milieu. Il a assumé tout au long de sa carrière des responsabilités dans ce domaine. Son souci de prévention et de traitement des pathologies, dites sociales, explique sans doute son engagement dans des activités aussi diverses que celles de médecin du « Centre nourricier de l'Assistance publique du Gard », de médecin-chef de service du « Foyer de l'Enfance », de médecin-chef du « Préventorium de Montauray », de médecin consultant de pédiatrie à la « Maison d'enfants à caractère sanitaire et social d'Arrigas », de membre de la « Commission départementale d'orientation des infirmes mineurs » et membre occasionnel du « Conseil départemental de protection de l'enfance ». Malgré tous ses engagements successifs, toutes ses activités, dont la liste n'est probablement pas exhaustive, il a bien conscience que nombre des problèmes sociaux peuvent et doivent être traités en amont de leurs manifestations cliniques. Le bon développement de l'enfant est le fruit d'une relation

symbiotique entre lui, ses parents, et le milieu dans lequel il évolue. Sans doute cette certitude qui l'anime, le fait entrer à l'école des parents où il exerce d'importantes responsabilités tant au plan local que national puisqu'il est Président de la Fédération nationale des Écoles de parents et éducateurs de septembre 1969 à 1974.

Je voudrais maintenant devant vous évoquer les principales caractéristiques de son action professionnelle, telles qu'elles me sont apparues lorsque je travaillais dans son service :

- *Le clinicien :*

Ayant un sens clinique aigu accompagné d'un grand esprit d'analyse et de synthèse, il enseignait qu'un interrogatoire minutieux suivi d'un examen clinique rigoureux est à la base de tout diagnostic pertinent. Les examens complémentaires, dont il ne niait pas la nécessité et dont il savait se servir ne venaient pour lui qu'afin d'étayer ou d'infirmer une hypothèse diagnostique. A la fin de chacun de ses examens cliniques, l'enfant était totalement examiné. Il s'attachait en particulier à rechercher les petits signes annexes, si souvent négligés, et pourtant si souvent utiles pour éviter les fausses routes et les erreurs de diagnostic. Leçons de sémiologie pratiques dont je ne cesse de m'inspirer.

- *Le chef de service :*

Il n'était pas toujours un "patron" facile. Nous redoutions les colères froides qu'il avait parfois lorsque telle ou telle de ses directives n'avait pas été suivie, et par-dessus tout les tête-à-tête, quand, dans son bureau, sans élever la voix, il nous disait notre fait. Mais il était respecté de tous, car chacun savait qu'il ne demandait à personne ce qu'il n'exigeait pas de lui-même. Il connaissait toutes les servitudes de sa fonction et savait les assumer, toujours présent dans l'épreuve, nous réconfortant par

son indéfectible soutien. Nous estimions celui qu'entre nous avec l'impertinence et l'irrévérence de notre âge, nous appelions, non sans une pointe d'affection « le père Bosc », et nous avions plaisir à le suivre parce que, si nous le savions exigeant, nous le sentions également bienveillant.

- *L'organisateur :*

Il attachait à la préparation de ses dossiers une attention et une minutie particulières. Je ne crois pas qu'il se soit jamais rendu à quelque réunion d'importance sans avoir, au préalable, préparé avec soin tous les arguments susceptibles de servir sa thèse. Il réfléchissait également à toutes les objections qui pourraient être faites et aux contre-arguments à présenter. Maintes questions incidemment posées s'éclairaient d'un jour nouveau et trouvaient leur raison d'être dans ce souci qu'il avait de tester de façon un peu expérimentale son argumentation. Je crois, sans toutefois trop m'avancer, que les responsables administratifs redoutaient d'entrer en conflit avec ce chef de service qui savait si bien défendre avec pugnacité et acharnement ce qu'il savait bon pour l'avenir de son service et l'intérêt de la pédiatrie.

- *Le novateur :*

Lorsqu'en 1955, il créa le service « des prématurés » à l'hôpital de Nîmes, cette discipline était toute neuve. Elle était contestée par certains dans sa finalité même et devait le rester encore pour un temps. Il fallait, sans nul doute, un certain courage pour l'imposer dans cet univers parfois hostile.

Ce service est aujourd'hui toujours extrêmement actif et ne compte pas moins de trois médecins à temps plein, sans compter les multiples médecins vacataires nécessaires au maintien d'une présence médicale permanente 24 heures sur 24. La technique a énormément évolué depuis son départ, mais l'intense activité qui règne désormais n'aurait jamais atteint un

tel niveau sans son action pionnière. Les paysages obstétricaux et pédiatriques nimois en sont bouleversés.

Très conscient de la tendance à l'éclatement de la pédiatrie en de multiples sous-spécialités, dont la création était rendue nécessaire par la complexification des questions à résoudre, il en saisit les risques. Il accompagna cette évolution inéluctable tout en la maîtrisant. Il voulut conserver au pédiatre généraliste, le rôle de chef d'orchestre des décisions prises estimant en effet qu'il était le seul à disposer d'une vision suffisamment globale de l'enfant pour remplir cette tâche. Ceci impliquait que pédiatres généralistes et spécialistes travaillent main dans la main en étroite collaboration. Pour répondre à cette nécessité, il introduisit des consultations spécialisées dans son service où il invita différents intervenants reconnus pour leur compétence. Ainsi ont été créées des consultations d'orthopédie infantile, chirurgie viscérale infantile, et d'autres qui viendront progressivement s'y rajouter.

Dans ce même état d'esprit, il associa également des psychologues à l'activité de son service.

- L'homme de cœur :

Le rôle du médecin ne s'arrête pas là où la médecine ne peut plus rien. J'ai encore en mémoire ces enfants qui au stade terminal d'une maladie grave venaient finir leurs jours dans le service. A chaque visite, il passait dans leur chambre, les examinait soigneusement, les entourait, eux et leur famille, d'une empathie agissante. Lorsque je le voyais faire, j'avoue que secrètement mon seul désir était de fuir cette souffrance que j'avais tant de mal à assumer. Il s'agit là, sans nul doute, de la leçon dont je lui suis le plus reconnaissant. Nous vivions encore l'heureuse période de la médecine triomphante. Les

grands fléaux infectieux étaient pour la plupart maîtrisés, ou paraissaient sur le point de l'être, les maladies carencielles avaient presque totalement disparu, des progrès sensibles en carcinologie laissaient augurer de lendemains qui chantent. Nous avions le sentiment que la médecine progressait à pas de géant, et de fait, cela était vrai. Nos échecs n'en étaient que plus mal vécus. Beaucoup de médecins se fondaient dans le consensus général qui voulait et veut encore mettre un voile pudique sur la notion de notre propre finitude, grisés par la rapidité des progrès d'alors. Le SIDA, les maladies à prions et autres avatars iatrogènes n'étaient pas encore venus nous rappeler que la nature ne se plie que difficilement à nos désirs, appelant ainsi à plus d'humilité.

Ambroise Paré était bien oublié et, si nous voulions guérir et soulager toujours, la consolation, aveu de nos échecs, ne nous paraissait plus devoir être de notre ressort. On ne parlait donc guère d'accompagnement aux mourants, pourtant le professeur Bosc, avec quelques autres, le pratiquait déjà.

De nombreuses distinctions vinrent honorer cette action consacrée à l'enfance, depuis la médaille d'argent de l'Académie de Médecine pour « services rendus à l'enfance » en 1955 jusqu'au grade de Chevalier de la Légion d'honneur qui distinguera plus tard cette vie toute consacrée au service des autres.

Le professeur René Bosc était à l'évidence un homme fort occupé. Sans doute n'a-t-il pas toujours été facile, pour son épouse et pour ses enfants, d'avoir un mari et un père à ce point sollicité. Pourtant, contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, cette intense activité fut tout sauf dissuasive puisque trois de ses enfants et au moins deux sinon trois de ses petits-enfants ont choisi de le suivre dans la voie médicale. Seul son légendaire sens de l'organisation et sa capacité à

sérier les problèmes ont rendu possible cette vie qui aurait pu en remplir plusieurs.

Dans un travail non publié qu'il intitule « *Esclavage ou privilège* », le professeur Bosc se pose la question des contradictions qui nous assaillent de toute part et que nous devons savoir maîtriser pour réussir nos vies. Il parle en particulier « des obligations contraires auxquelles nous sommes soumis », prenant en exemple le désir d'être présent au sein de sa famille et celui de se donner « à la passion d'un grand travail que l'on aime et que l'on veut réussir ». Il aborde la difficulté qu'il y a à concilier ces deux contraires, « cette tension perpétuelle qui nous occupe » et en définitive parle du poids de cette liberté qui, mal maîtrisée, loin de calmer nos angoisses peut au contraire les aviver. La réponse qu'il va donner à cette question est celle d'un homme de foi. Citant Luther, il écrit « libre parce que soumis à la parole de Dieu ». Il revendique cet « esclavage » qui le libère et se met résolument sous la grâce de Dieu. Je ne crois pas que l'on puisse comprendre René Bosc, en particulier le sens qu'il a voulu donner à sa vie, sans intégrer cette dimension spirituelle de l'homme qu'il était. Il vivait sa foi avec une pudeur et une discrétion qualifiées parfois de très huguenotes, mais son engagement dans l'Eglise Réformée est là pour témoigner de sa fidélité.

Depuis sa jeunesse et les mouvements d'éclaireurs où il tisse de solides amitiés jusqu'à la fin de ses jours, il sera toujours présent et actif dans le Protestantisme et les mouvements qui en sont issus. Il accepte d'y exercer des responsabilités qui se surajoutent au travail déjà intense qui est le sien, imprimant sa marque au cours des événements par de précieux avis toujours très écoutés à l'heure des décisions. En sa qualité de vice-président du Conseil régional, il participe activement à la création de la Région Cévennes-Languedoc-Roussillon de l'Eglise Réformée de France.

En 1984, il initie le regroupement des différents mouvements

diaconaux du Protestantisme en une Fédération nationale d'entraide protestante dont il devient le président fondateur. Lorsqu'en 1996, il s'en retire, le président en exercice d'alors, Bernard Rodenstein lui écrit ces mots : « Je te remercie pour la part décisive que tu as prise lors de la création de l'Entraide et pour l'énergie que depuis tu lui as consacrée. » Il ajoute « D'autres devront veiller à préserver ce bel outil et à lui donner un maximum de capacités pour le service des plus démunis. Ton exemple les servira. »

Sa foi, il la vit également, avec son épouse dans son foyer où les amis blessés par la vie, comme ceux que la Providence met sur leur route trouvent chaleur et réconfort.

Quand vint l'heure de la retraite, la fin de sa dernière consultation fut sans doute un moment difficile pour lui. Sa secrétaire l'avait si bien compris que ce soir-là, elle resta dans le service de consultation jusqu'à son départ pour qu'il n'ait pas à fermer lui-même ce local, symbole d'une page si importante de sa vie. Je sais qu'il a été très sensible à cette marque d'amitié. Ceux qui le connaissaient savent pourtant qu'il n'était pas homme à se laisser aller à la nostalgie. Chacun sentait bien que l'arrêt de sa carrière médicale ne signifierait pas cessation d'activité, mais plutôt changement d'activité. C'est ce qui s'est produit.

Après un temps consacré à la réorganisation des œuvres diaconales du protestantisme, il est reçu comme membre résidant de notre l'Académie le 12 mai 1984. En 1990 et 1991, il en assure même la présidence. Au cours de ces deux années, une révision du règlement intérieur, l'organisation d'une rencontre avec les sociétés savantes et associations gardoises soucieuses de la sauvegarde du patrimoine régional, ainsi que l'invitation à Nîmes, pour une journée des Académies du Sud-est attestent qu'il n'avait rien perdu de son dynamisme.

Durant toutes ces années, il montre un grand intérêt pour

l'histoire. Il mit à son étude le même enthousiasme et la même rigueur que celui qu'il mit à l'exercice de la médecine. Toutes ses communications sont le fruit d'un intense travail de recherche ponctué de conférences ici-même à l'Académie, mais aussi à l' « Histoire moderne et contemporaine », dont il fut, un temps, le président, à l' « Histoire du protestantisme de Nîmes » et à « Point rencontre histoire ».

Il est difficile de dresser un compte-rendu exhaustif et fidèle de l'ensemble de son œuvre d'historien. Sans avoir la prétention de rendre la saveur de toute la grappe, je vais, bien modestement, essayer de vous en faire goûter quelques grains.

Souvent avec humour, le professeur Bosc ressuscitait des personnages que le temps nous a fait oublier, ou idéaliser, pour nous les présenter dans leur humanité. Avant d'aborder ce qui me semble être le fond de sa pensée, permettez-moi de rappeler certains de ces moments où le sourire s'esquisse à l'écoute de ces exposés par ailleurs extrêmement fouillés.

À propos de la correspondance de Jean-François Séguier avec Pierre Baux, il cite le poème plein d'humour, et quelque peu caustique, que Voltaire écrit à l'occasion du mariage de M^{lle} de Guise avec le duc de Richelieu dont le libertinage faisait scandale. Séguier n'avait pu s'empêcher de l'adresser dans son intégralité à Pierre Baux. Voltaire « conseille » à cette jeune femme de faire connaître à son mari les « outrages » que lui-même a fait subir à tant de ses contemporains.

En voici quelques vers :

*Quoi, votre cœur n'est point vendu
Et votre sagesse me gronde
Oh ! quelle espèce de vertu
Qui fait enrager le monde !
Se peut-il que de vos appâts
Richelieu soit l'unique maître ?*

*Est-il dit qu'il ne sera pas
Ce qu'il a mérité d'être ?*

De madame de Bourdic dont l'esprit et l'humour sont plus fins que le visage, il rappelle qu'elle écrivait à monsieur de Cubières à propos d'elle-même que « L'architecte avait manqué la façade ».

Enfin je ne peux me priver du plaisir de vous lire ce que François Boissier de Sauvage écrivit à son ami Pierre Baux à propos d'une nouvelle classification en botanique proposée par Charles Linnès, basée sur une étude approfondie des organes mâles et femelles des plantes : « Vous savez que ces messieurs ne voient dans leurs microscopes, dans les fleurs que des choses qu'on n'oserait pas nommer devant les dames. »

Au-delà de cet aspect récréatif et purement anecdotique, il est clair que son appartenance au monde réformé et son métier de médecin sont les facteurs qui semblent les plus déterminants dans le choix des sujets qu'il se propose d'étudier. Pierre Baux et Jean Razaux sont tous deux médecins. Rabaut-Pomier est médecin et protestant, Rabaut-Saint-Etienne, Duquesne, Jacques de Rochegude, Benjamin Duplan sont protestants.

Il ne s'agit cependant pas des seuls éléments qui déterminent ses choix. Le souci de restaurer l'image de personnes auxquelles il estime que l'histoire n'a pas rendu entièrement justice est également fort chez lui. Ses travaux sur Vauban et Montcalm sont à ce titre très significatifs.

Quand on s'attache à trouver le fil conducteur de ses recherches, il ressort aisément qu'il s'est livré avec passion à l'étude de la vie de personnalités qui, à des titres divers, ont combattu chacun à leur façon pour une certaine

conception de la liberté et ont su en assumer le poids :

- Libres dans leurs pensées comme madame de Bourdic qui « a des convictions de droiture, de tolérance et de respect de l'autre qu'elle n'entend pas sacrifier ».

- Libres de tout préjugé comme Vauban, serviteur respectueux et fidèle du roi Louis XIV qui a l'audace de critiquer les abus de la noblesse et du clergé et qui ose même, en 1689, écrire le courageux *Mémoire pour le rappel des huguenots*.

- Libres de choisir leurs amis pour les qualités qui les rendent aimables, au mépris des convenances du moment comme le firent Boissier de Sauvage, le catholique et Pierre Baux, le protestant.

- Libres de se livrer à une étude historique critique de leur propre Eglise et de ses ministres, comme le fait le pasteur Charles Dardier dans son livre *Esaië Gasc, citoyen de Genève, sa politique et sa théologie 1748-1813*.

- Libres dans leurs actes comme Jean Razaux et Pierre Baux (le fils) qui osent en 1757 contre l'avis de la Faculté, et en prenant d'énormes risques pour eux-mêmes, faire pratiquer sous leur responsabilité, par le chirurgien Jean Nicolas l'une des premières inoculations varioliques en France pour lutter contre ce fléau qui décime régulièrement villes et campagnes.

- Libres enfin, comme Rabaut-Saint-Etienne, d'aimer cette liberté au point de mourir pour elle.

Dans deux au moins de ses travaux, le professeur René Bosc rappelle ce discours fameux de Rabaut-Saint-Etienne, prélude à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen : « Messieurs, ce n'est même pas la tolérance que je réclame, c'est la liberté ! La tolérance, le support, le pardon, la clémence... idées souverainement injustes envers les

dissidents, tant il est vrai que la différence de religion, que la différence d'opinion n'est pas un crime. » Chacun sait jusqu'où le conduira cet amour de la liberté.

Toutes ces femmes et ces hommes pour lesquels il se passionne assument en toute responsabilité leur amour de la liberté. Chacun apporte sa pierre à l'évolution de la société et au progrès de l'humanité, auxquels René Bosc croit. Ils puisent leur force dans une foi en un idéal et en Dieu qui les transcende. Le sens de son travail d'historien se trouve là, j'en suis convaincu.

Qu'il soit médecin ou historien, c'est bien toujours le même homme qui s'exprime, et la même foi en l'avenir qui se manifeste. Le médecin en consacrant sa vie à l'enfance et à ceux qui seront les femmes et les hommes de demain, l'historien en recherchant à partir des leçons du passé, les fils, parfois ténus, qui laissent à penser que l'humanité est en marche vers un monde meilleur. Cette ferme assurance explique sans doute cet optimisme fondamental et surtout ce dynamisme qui l'ont accompagné tout au long de sa vie.

Depuis son départ, la médecine a beaucoup évolué, et les combats d'aujourd'hui ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux d'hier.

En pédiatrie, avec la naissance et l'extension de la médecine fœtale, qui traite de la nature des soins à apporter au fœtus, et de leurs limites, les défis actuels sont autant éthiques que scientifiques.

Comment ne pas s'interroger lorsque pour une même pathologie, au même terme de grossesse, les uns demandent un avortement, d'autres hésitent et certains souhaitent une action thérapeutique ?

Quels seront les critères de jugement ? Le médecin doit-il n'être qu'un simple prestataire au service du patient ? Quel sera son espace de liberté ? Dans quelles mesures, ses

convictions personnelles seront-elles être prises en compte et respectées ? Quelle sera la part de la décision laissée au patient ou en l'occurrence, à ses parents ?

Les progrès foudroyants de la génétique aussi posent autant de questions qu'ils en résolvent. Comment ne pas s'interroger lorsque demain, la médecine sera capable de dire à un enfant dans son berceau le nom de la maladie qui vraisemblablement l'emportera ?

Autant d'interrogations que l'explosion des connaissances entourant la conception, la croissance et le développement de l'embryon et du fœtus pose. Les risques d'eugénisme sont réels. Les médecins ne pourront pas répondre seuls.

J'ai le sentiment que nous vivons une période où la rapidité des progrès techniques, particulièrement dans ce domaine, dépasse largement notre capacité philosophique à les assimiler. Tensions et conflits ne cessent de croître à chaque découverte. Le plus souvent les échanges se résument à quelques invectives jetées de part et d'autre d'un mur d'incompréhension. Chacun reste crispé sur ses positions par crainte de perdre son identité, s'il se laissait aller à un dialogue constructif avec l'autre.

Une réflexion libre de tout préjugé, respectueuse de l'autre doit s'engager. Les compromis nécessaires doivent être recherchés inlassablement.

Le professeur Bosc ne sera pas de ces débats mais la façon dont il a mené ses combats est pour nous un exemple.

Il a fait partie de cette génération de médecins qui a permis la naissance de la pédiatrie et conduit son développement. Il s'est battu pour que soit reconnue la spécificité de cette médecine parce qu'il la savait nécessaire à l'épanouissement de l'enfant.

Ce combat, il l'a mené avec simplicité, dans le plus grand respect de la pensée de l'autre, mais aussi avec toute la conviction et la pugnacité dont il était capable ce qui lui a valu

certaines inimitiés. Il s'est battu avec la sincérité de celui qui le fait pour une cause juste, confiant, car se sachant sous la grâce de Celui auquel il croyait et auquel je crois aussi.

Homme de conviction, homme de décision, homme d'action, il en avait parfois l'aspérité, mais homme de cœur, homme de foi, homme de tolérance, il en avait toujours l'humanité.

Son œuvre, comme toute œuvre humaine est incomplète, toujours inachevée. Elle n'est pas un champ clos rempli de certitudes, mais un chemin qu'il nous invite à suivre. Alors, pour toutes les balises, que lui, le marcheur infatigable, a déjà su poser, pour la direction qu'il a su montrer, nous pouvons encore lui dire tout simplement merci.

De nombreux parents et amis assistaient à cette sympathique cérémonie.

Des applaudissements très nourris clôturèrent ces interventions, alors que le Secrétaire perpétuel, selon la tradition, proposait à tous nos auditeurs de se rendre dans les salons du premier étage afin de pouvoir s'entretenir plus directement avec notre nouveau confrère.

La séance levée à 18 h 15.